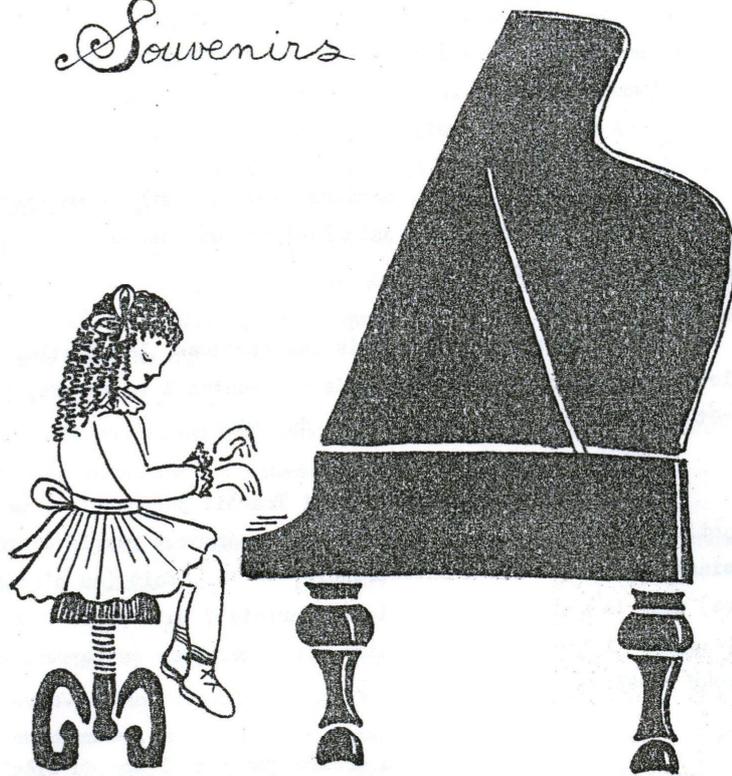


Marie Combrisson – Souvenirs

*Souvenirs*



*SC*

*Combrisson*

## Avant-propos

### Quelques souvenirs

Famille, amis, anciens élèves, beaucoup me pressent de noter les quelques souvenirs qui jalonnent une existence à la fois simple et pourtant très remplie.

Très simple : hormis les épreuves, les deuils, les souffrances, les deux guerres, les difficultés inhérentes à toute vie, pas de grandes tempêtes physiques ou morales... peu du moins...

Très remplie ? Certes ! Travail personnel et professionnel, activités diverses... Tout ce qu'un tempérament rempli d'enthousiasme me permettait d'entreprendre, je l'ai fait (ou j'ai tenté de le faire) dans la joie. Rêves utopiques parfois ? Qu'importe ! Un lieu commun le dit : il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer !

Je n'arrive pas à croire que j'ai l'âge du siècle, et même un peu plus ! Aux amateurs d'antiquités, je dis que je suis du XIXème siècle !!

Lorsque j'étais enfant, j'imaginai qu'à cet âge là, une vieille dame tremblante, impotente, se traînait de son lit à son fauteuil. Je n'imaginai pas, mais alors pas du tout, qu'on pouvait garder une vitalité, une lucidité, presque semblables à celles qu'on avait vingt ou trente ans auparavant. Seul, le miroir est un objet déplaisant ! Mais... On n'est pas obligé de s'en servir ! Ce qui compte, c'est seulement ce qui se passe à l'intérieur, derrière les rides, en dessous des cheveux blancs ! « *Quand mon ami est borgne, je le regarde de profil* » dit-on... Que mes amis clignent des yeux, qu'ils les ferment plutôt pour m'écouter si je leur raconte mon histoire ou si je leur joue une fugue de Bach... Leur cœur complètera alors tout ce que leur regard ne leur montrera plus... Si leur amie d'autrefois est autre, elle reste cependant fidèlement la même car rien n'a changé dans le fond de son cœur.

Mon histoire est peuplée de tant de souvenirs que je n'en dirai pas le dixième... De plus, je n'ai que fort peu de mémoire en ce qui concerne ma petite enfance...

Il me semble nécessaire tout d'abord de remonter très loin dans le temps pour raconter mon passé.

Je suis née ici, rue Mirangron, dans cette vieille demeure patinée par les siècles.

Dans ce salon où je vous imagine réunis autour de moi, parents, amies, élèves... dans ce salon, depuis 1898 –avant ma naissance donc- concerts, conférences, séances de musique de chambre, auditions d'élèves, et j'en passe... ont pour ainsi dire imprégné les murs de musique. Mais revenons en arrière.

Regardez ce portrait qui est là, à gauche : c'est celui de mon trisaïeul. Il avait 21 enfants (un de plus que Bach qui en avait 20). Sa fille aînée Marie-Anne eut 7 enfants, dont Monseigneur Crosnier, dont vous voyez ici le portrait : Prototaire apostolique, archéologue distingué, décoré de la Légion d'Honneur, on lui doit, entre autres ouvrages très consultés, la monographie de la cathédrale de Nevers. Parmi les 21 enfants de mon trisaïeul, il y eut mon bisaïeul (portrait de droite), lequel eut 10 enfants, dont mon grand-père.

Selon un usage fréquent à cette époque (vers 1830), mon grand-père quitta Nevers pour faire son « Tour de France » dans le cadre du compagnonnage... c'est ainsi que, passant à Bordeaux, il rencontra et épousa ma grand-mère, Elodie Teyssoneau.

Un foyer heureux, une entreprise de sanitaire, chauffage, éclairage, doublée d'un magasin florissant Cours de l'Intendance... Mais les naissances rapprochées de sept enfants eurent raison de la santé de ma grand-mère (quatre bébés étaient morts en bas âge) mon grand-père fit appel à sa sœur nivernaise pour tenir son intérieur. C'est ainsi que ma mère ayant eu l'occasion de venir à Nevers en vacances avec sa tante, y rencontra mon père qu'elle épousa en 1891.

Après avoir habité successivement deux ou trois appartements, nos parents achetèrent l'immeuble de la rue Mirangron.

A cette époque –vers 1898- la salle d'étude n'existait pas, ni la véranda. Bien sûr, pas d'électricité ! Celle-ci ne fut installée que quelques années après. On s'éclairait avec des lampes à pétrole, des bougies, des lampes Pigeon et, plus tard, avec le gaz : on tirait un petit cordon pour allumer le « manchon » : de même que dans les rues, à la tombée de la nuit, un employé muni d'une longue perche allumait de cette manière les réverbères... (évoquons le Petit Prince !!).

Je garde de mes parents un souvenir merveilleux : leur bonté, leurs sentiments généreux, délicats, leur goût très sûr en matière artistique et, par-dessus tout, l'amour profond qui les unissait, basé sur une foi vivante et vraie ; tout cela créait une ambiance de joie, de bonheur, dont les trois enfants étaient forcément imprégnés.

Mon père m'a laissé l'image d'un homme profondément bon – trop bon ! – sincère... Ses yeux « bleu faïence » dont aucun de nous n'a hérité reflétaient une grande douceur.

Très artiste, curieux de tout ce qui pouvait l'enrichir, il aimait aller chez Montagnon (le faïencier réputé) après les heures de bureau aux PTT, pour peindre de magnifiques plats, assiettes, potiches...

Tout l'intéressait ! et chaque fois qu'il rencontrait un artiste, un artisan, il s'efforçait de s'initier à son travail, et comme il était très habile, très soigneux, il réussissait à créer lui-même quantité de choses... par exemple des vitraux, travail difficile et délicat s'il en est ; construisant lui-même un four pour cuire les verres. C'est ainsi que la maison s'embellit de jolis vitraux qui ornaient la véranda (construite par lui), le couloir d'entrée, d'autres pièces. Hélas, le bombardement de 1944 détruisit tout cela.

Ma mère dessinant et peignant elle aussi avec talent, nos parents consacraient leurs loisirs à innover diverses améliorations et créations : une petite vitrine en simple bois blanc devint une fois décorée et ornée de vitraux un meuble ravissant... Je cite au hasard, des paravents en toile « gobelins » ornés de charmants sujets « Watteau »... ou en bois pyrogravés, des panneaux pyrogravés dans l'entrée et dans le vestibule et la montée d'escalier qui existent encore. Plusieurs tableaux en imitation de tapisserie sur toile Gobelins, etc., etc... Objets divers en cuir repoussé, en cuivre, en étain... Tant et tant d'objets de valeur et de bibelots charmants dont se souviennent les enfants et amis ! Je pense à une collection de marrons sculptés, aux « T'en fais pas » en cacahuètes, aux poupées qui dansaient dans un théâtre en carton... Il faudrait tout citer !!

Après avoir brossé le portrait de mon père, comment de pas évoquer le souvenir de ma mère, une nature d'élite, une artiste distinguée... Ses écrits (journal de voyage, correspondances) témoignent dans une forme littéraire agréable et charmante, d'un esprit critique intelligent, vif, alerte, ayant le sens du détail pittoresque, parfois même un tantinet moqueur, spirituel mais jamais agressif : la bonté, l'excuse, effaçant immédiatement la petite plaisanterie !

Mais, si on évoque la personnalité de ma mère, il faut surtout, à coté de cette manière quelque peu humoristique qu'elle avait d'envisager la vie et les événements, il faut essayer de pénétrer dans cette âme d'élite pour découvrir sa profondeur, la foi inébranlable qui, tout au long d'une vie difficile, l'a soutenue et maintenue à un niveau tellement élevé qu'à la fin de son existence on pouvait penser qu'elle avait atteint la sainteté... qu'elle était prête...

Je reviens à sa vie artistique.

A Bordeaux, fillette puis jeune fille, élève de Blanche Chartier et de Monsieur Thibaud (le père de Jacques, le célèbre violoniste, de Joseph, Hippolyte et François) condisciple de ses quatre fils tous musiciens, de Raoul Laparra (qui sera connu plus tard comme compositeur), d'André Hekking (violoncelliste de grand talent), elle suit des cours de piano, musique de chambre et accompagnement. Elève particulièrement appréciée de Monsieur Thibaud, elle est souvent invitée dans cette famille.

Pour la petite histoire, voici une anecdote amusante : un jour, à l'un de ses enfants convalescent, Monsieur Thibaud posa cette dangereuse question :

« Que désires-tu ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? » Réponse : « Oh, papa... je voudrais que tu ne joues pas de piano pendant un mois ! » Quelle douche glacée pour ce grand artiste !!! Voilà de quoi consoler les parents qui se désolent lorsque leur enfant ne manifeste pas de zèle pour étudier la musique. Car le petit Thibaut qui répondait ainsi à son père est devenu un grand musicien.

A Nevers, dès son mariage, en 1891, ma mère se fait connaître, recrute rapidement des élèves, donne une audition en 1892, s'impose très vite par sa valeur musicale et devient une des personnalités les plus en vue de la ville.

Avec l'énergie et l'esprit entreprenant et enthousiaste qu'elle garda tout au long de sa vie, elle organise concerts et auditions d'élèves. Désirant participer à un orchestre (à la philharmonie de Bourges), elle apprend la harpe avec Risler, le prestigieux professeur du Conservatoire de Bruxelles et la célèbre harpiste : Madame Tassu-Spencer. Organiste de St. Pierre, elle forme une chorale et note dans son journal un « Stabat Mater » monté avec une soixantaine de voix...Elle se multiplie partout, dans toutes les activités qui se présentent, offrant aux nivernais et même à d'autres villes des « conférences-concerts » en collaboration avec un professeur de philosophie du lycée, Monsieur Bohême, notamment dans le cadre d'une merveilleuse salle boisée du Palais Ducal : conférences sur « la sonate » ou sur Chopin, sur Schubert. De plus, elle note : « *...3 grands concerts avec Cazeneuve, Chizalet, Parsy, l'un à Nevers, le deuxième à la Charité, le dernier à Decize, m'ont donné un énorme travail, surtout que dans la même période, j'ai donné deux auditions d'élèves qui ont eu un grand succès...* »

On ne peut tout relater ici ! Dans un gros livre rempli de programmes, coupures de journaux, compte-rendus de concerts, je ne saurais extraire ce qui serait intéressant, car tout l'était.

Nos parents formaient un foyer uni, un foyer heureux où tout était joie, paix, tranquillité, droiture.

Hélas, on trouve des ombres dans ce tableau idyllique : la terre ne serait plus la terre mais le ciel, si on n'y rencontrait pas la souffrance ! Souffrance physique pour notre mère : santé fragile, migraines fréquentes et surtout, inquiétudes graves pour ses yeux. Mon père, lui qui semblait robuste et fort, avait cependant le cœur fragile. Très sensible (beaucoup trop), les tracasseries qu'il eut à subir vers 1905 lors de dénonciations de collègues jaloux, francs-maçons, anticléricaux, haineux, qui l'accusaient de fréquenter l'église (en effet, tant par conviction que par amour de l'art, il accompagnait sa femme à la messe et montait à la tribune tourner les pages ou « tirer les jeux » à l'orgue de St. Pierre), l'exil que l'administration lui imposa, tout cela bouleversa sa santé à tel point qu'en 1909 il ressentit les premières atteintes du cancer du foie qui devait l'emporter le 26 juillet 1910... il avait 50 ans... La dernière rencontre familiale avait eu lieu lors de ma première communion le 5 mai 1910.

Maman resta seule, à 41 ans, pour continuer l'éducation de ses trois enfants et assurer la garde de sa belle-mère très âgée. Lourde charge qui nécessita un courage héroïque, le mot n'est pas trop fort – que d'énergie pour arriver à joindre les deux bouts... pour se débattre au milieu de mille difficultés, pour continuer coûte que coûte à donner à ses enfants l'instruction qui avait été prévue, alors que le conseil de famille trouvait suffisant de mettre les garçons en apprentissage et de « placer » la fille quelque part, après le certificat d'études.

Pauvre maman ! Constatant cette incompréhension et cette totale absence d'aide, elle comprit qu'elle ne devait compter que sur elle-même : huit, dix heures par jour de cours et de leçons, ici rue Mirangron, au lycée, à Jeanne d'Arc, sans compter les soucis ménagers. Heureusement, une brave paysanne, Maria, fut servante à la maison pendant dix-huit ans ; bienfait appréciable dans cette existence difficile.

André et Léon continuèrent leurs études musicales à Paris (Léon, brillamment, puisque réussissant le concours d'entrée au Conservatoire dans la classe de Hautbois).

Hélas, pour eux, la guerre de 1914 perturba grandement leur carrière.

Quant à moi...Je vais essayer de remonter dans le temps pour évoquer quelques souvenirs.

Je suis donc née ici, rue Mirangron (je l'ai déjà noté) et j'ai failli voir le jour à la tribune de St. Pierre où maman dirigeait une importante cérémonie en ce 23 janvier 1899 !

Il paraît que mes frères (André, six ans et Léon, quatre ans) ont apporté tous leurs jouets sur le berceau de cette petite sœur tant désirée !

Par contre, ma mère a payé bien cher cette naissance : une fièvre puerpérale a failli lui coûter la vie.

Je ne sais rien de ma petite enfance, sinon que j'étais une petite fille choyée, tendrement aimée.

Je devais être plutôt jolie avec de longs cheveux bruns bouclés (des « anglaises »). J'étais terriblement timide, presque sauvage... Ce fut à une épreuve qui empoisonnait tous mes contacts humains ! Je recevais beaucoup de cadeaux d'amis de mes parents ; le revers de la médaille était de les remercier. A mon parrain (Monsieur Madignier) qui me comblait, mes parents exprimaient leur reconnaissance, ma joie débordante en recevant tel ou tel objet, ajoutant : « Dis à ton parrain combien tu es contente ». Et la petite sauvage se renfroignait, regardait la pointe de ses souliers sans mot dire... une tête à gifler.

Dire bonjour, merci, cela a toujours été une réelle épreuve dans mon enfance... Et pourtant, en famille, j'étais spontanée, confiante, affectueuse, joyeuse sensible à l'excès...

Ce tempérament timide m'a gêné toute ma vie et m'a causé bien des soucis...notamment, pour jouer du piano en public, pour passer des examens et, plus tard, dans mes rapports avec les élèves et les parents d'élèves.

J'ai eu à vaincre continuellement cette timidité quasi malade, et ce fut une véritable épreuve en beaucoup d'occasions. J'ai refusé certains avantages, certaines situations, par crainte d'affrontements qui m'effrayaient... J'aurais pu être professeur au collège, ce qui m'aurait apporté des avantages réels, j'y ai renoncé pour plusieurs raisons dont cette appréhension d'avoir à discuter avec tel ou tel proviseur.

Revenons en arrière. Je n'ai pas été à l'école ou très peu, pour avoir plus de temps à consacrer à la musique.

De temps en temps, j'ai dû aller le jeudi matin apprendre à coudre, faire de la dentelle aux fuseaux (je n'ai probablement pas dépassé un mètre cinquante !) de la tapisserie (une interminable tapisserie a traîné des mois et n'a jamais été finie...). A cette époque, je n'étais vraiment pas attirée par les travaux d'aiguilles, sinon pour confectionner des vêtements à mes poupées.

J'ouvre une parenthèse : ce n'est que plus tard, adolescente, puis jeune fille que je pris goût aux travaux d'aiguille. Mais alors aux travaux difficiles : broderie de « Milan » - « Richelieu » - « Venise »... store en filet... entre-deux pour dessus de lit en tulle... j'en oublie. Je me suis passionnée pour la confection de robes faciles à faire en tissu éponge, manteaux et même chapeaux en papier tressé. Rien ne m'arrêtait : couper, coudre, innover... C'était en général réussi, même si je m'apercevais, après coup, que j'avais oublié de vérifier si je n'avais pas coupé deux manches pour le même bras. Mais il y a une Providence pour les étourdis et les farfelus ! Je ferme la parenthèse et j'en reviens à mon propos.

Mes poupées ! J'en ai eu beaucoup : Rosette, Yvonne, Geneviève, Germaine et d'autres. Je prenais très au sérieux ce rôle de maman. Je couchais le bébé à l'heure voulue, lui chantant « Ne faites pas de bruit, ma poupée est malade », ou lui jouant une berceuse de Chopin, mélange d'enfantillage et de précoce talent.

Les rideaux roses de la berceuse fermés sur l'enfant endormi, dans la demi-obscurité de la chambre, au soir, c'était pour moi tout un monde de rêve que je vivais, qui me semblait une merveilleuse réalité.

Je fabriquais des poupées en nouant les coins d'un mouchoir...J'achetais de minuscules poupées de son (un sou sans doute ?)... Je jouais avec la fève du gâteau des rois... Je donnais des noms à toutes choses (à ma petite bicyclette, Libellule...). J'enjolivais, j'entourais de mystère, de féerie, les objets les plus ordinaires.

Cependant, je jouais aussi à des jeux tranquilles : dominos, cartes, dames, jacquet... et à des jeux de garçons avec mes frères et leurs camarades : aux billes, à la toupie, aux quilles, au croquet, à « chat perché », à cache-cache, à la marelle, à « Loup-yes-tu », aux quatre coins et bien sûr au ballon. J'aimais sauter à la corde et courir derrière un cerceau.

N'allant pas en classe, j'avais peu de petites amies et à ce point de vue ma jeunesse fut austère. Le jeudi, j'allais souvent rue du Fer chez Jane Lepine. Cette maison pleine de recoins, d'odeurs que je n'ai jamais oubliées (cuirs et crépins) favorisait des parties de cache-cache qui faisaient battre le cœur.

Parfois, le dimanche, Monsieur Lepine nous emmenait au château de Thé, ou au vieux château de Meauce presque en ruine : mon imagination débordante pouvait alors se donner libre cours. Nous allions aussi pêcher dans l'Allier, ou chercher des écrevisses dans les ruisseaux.

Je me souviens encore du char à bancs, du break, du cabriolet, du tonneau et autres moyens de locomotion de cette époque.

J'ai eu d'autres petites amies avec lesquelles je m'amusais « à la dame », « à la maman », « à la marchande ». Nous prenions très au sérieux les baptêmes de poupées, ou les maladies de nos enfants : l'une de nous devenait alors médecin et on imaginait le scénario : « toi, tu seras malade, et je te dirai : Il faut aller à la clinique pour avoir ton bébé – mais pourquoi faut-il que je sois malade ? C'est comme ça – C'est toujours comme ça ». Je ne comprenais absolument rien à ce diagnostic ; mes petites camarades étant plus initiées que moi aux problèmes de la vie !

Un endroit plein de rêve : c'était le jardin des Guérin à la jonction. J'y allais souvent en semaine pour travailler mon piano avec Yvonne qui était une excellent élève de ma mère ; ou bien le dimanche ; et tandis que les parents discutaient, je m'évadais dans ce jardin romantique à souhait : bosquets pleins de cachettes où on pouvait rêver à loisir, pièce d'eau qui prenait à mes yeux l'allure d'un grand lac. Tout cela semblait absolument merveilleux !

Madame Guérin, très gaie, très méridionale, me gâtait beaucoup... Je n'ai pas oublié les pâtes de coings et autres friandises, ni les robes qu'elle confectionnait pour mes poupées.

A propos de robes, je me souviens des toilettes élégantes que je portais lors des auditions et concerts auxquels je participais : robe en éolienne, charmeuse, voile de soie, liberty... Et en été, en Tussor, broderie anglaise avec la charlotte assortie, mousseline de laine... En hiver, un manteau de loutre avec la toque et le manchon... Je n'en étais pas peu fière !

#### D'autres souvenirs de jeunesse :

En été, Maman nous emmenait parfois sur le bord de la Loire, près de la levée de la Médine. Là, sur une plage miniature formée par un bras du fleuve, nous pouvions nous amuser sans danger avec le sable et l'eau. Nous n'étions pas blasés comme les enfants d'aujourd'hui. Nous étions ravis.

Le 14 juillet ! La retraite aux flambeaux ! La musique militaire, les lampions, la foule en liesse, les monuments illuminés, les petits verres garnis d'huile éclairant les allées du square... Et, le lendemain, le feu d'artifice sur les bords de la Loire ! Nous y partions de bonne heure avec des pliants, pour être sûrs d'avoir une place sur les quais. Nous restions là, émerveillés jusqu'au « bouquet » final.

Chaque semaine, une fermière – qui vendait du fromage – passait rue Mirangron avec sa charrette à âne. Elle s'arrêtait chez nous et attachait son âne à un anneau scellé dans le mur ; il existe encore !

Les petits ramoneurs tout noirs de suie ! J'en ai vus ! Sont-ils descendus dans nos cheminées ? Je ne m'en souviens plus.

Le jour des Rameaux : la branche de buis décorée de petits œufs en sucre, de gâteaux, dragées et autres friandises. Avec quelle fierté je la brandissais en entrant à l'église, d'autant plus qu'en ce jour printanier, j'étreignais une robe neuve et des bottines à la mode.

Les promenades du dimanche : dans un panier fixé sur la bicyclette de mon père. Plus tard, pédalant sur ma petite bicyclette. Parfois, promenades en fiacre.

Un autre souvenir : les bals d'enfants, certains costumés, chez les Méchin (proviseur du Lycée) ; les Schmitter (professeur d'Allemand), les Margainne et d'autres... A cet âge là (8 à 15 ans), nous savions tous danser les danses de cette époque : Polka, Valse, Mazurka, Troïka, Pas des patineurs, Pas de Quatre, et même le Quadrille des lanciers. Farandoles endiablées, confettis, serpentins, goûters somptueux... Pour moi un point noir, toujours le même partout où j'étais invitée... Réputée « vedette », on me demandait de « jouer quelque chose » ! C'était une corvée, un pensum que je ne pouvais éviter, mais qui bien souvent empoisonnait ma soirée.

Parfois, en raison des relations des parents, j'étais invitée à des réunions quelque peu mondaines, ce qui m'intimidait beaucoup... Par exemple à la Préfecture où je pénétrais avec la crainte et le respect dus à un sanctuaire ! Dans cette immense salle à manger, les enfants ne disent pas un mot, et les grandes personnes pas beaucoup ... Je trouvais ces repas plutôt lugubres ! Il est vrai que nous nous rattrapions en parcourant toutes les pièces, tous les étages, jusqu'au grenier où se trouve le drapeau ! Hélas, au cours de ces réceptions à la Préfecture ou ailleurs, il fallait exhiber la petite pianiste, ce qui gâtait mon plaisir.

Une de mes passions : c'était la « Semaine de Suzette ». Quelle tentation d'avoir à attendre l'heure de la récréation pour connaître la suite des aventures de Bécassine... A ma honte, il me faut avouer qu'il m'est arrivé plus d'une fois de glisser le journal entre les deux feuillets de musique, et de le lire, tout en travaillant par cœur une étude de Chopin ou autre chose. Car l'enfant plutôt exceptionnelle que j'étais, alliait à la naïveté de ses 10 ans la maturité d'un adulte, le plaisir de lire Bécassine à la gravité d'une Sonate de Beethoven...

J'adorais me déguiser avec les vieilles robe de Maman, les étoffes ou serviettes de table, qui me transformaient en « mariée », « bonne sœur », « bohémienne », que sais-je !

Je me souviens aussi du petit autel que j'installais sur une table au mois de mai. Des livres formaient les marches du Sanctuaire... Jusqu'à la statuette de la Sainte Vierge ; tandis que le mur était tendu de tissu bleu ou blanc formant un baldaquin drapé artistiquement. Bougies allumées, chaque soir je priais et chantais avec ferveur « C'est le mois de Marie ; c'est le mois le plus beau... » Lilas et muguet, entretenus tous le mois, embaumaient la pièce.

Dans le même ordre d'idées, nous allions souvent prier au tombeau de Ste. Bernadette à St. Gildard. J'aimais évoquer les obsèques de Bernadette en 1879, où notre père (qui avait 18 ans) était cérémoniaire.

J'ai retrouvé trois cahiers intitulés « Mon journal » où j'ai noté au jour le jour mon activité et ... mes pensées. A cette époque, douze – treize ans, enfantillage et sérieux se côtoient... Examen de conscience qui revient de temps en temps et n'est pas toujours suivi de « conversion ». Je note : « *Puisse mes treize ans me faire devenir une jeune fille sérieuse et non plus une petite fille frivole et paresseuse que j'étais mais que j'espère ne plus être... !* ».

Tout ceci étant le côté récréatif de mon enfance, il faut regarder maintenant l'autre face : le travail sérieux imposé à cette petite fille indéniablement douée. (Du journal de ma mère) : « *Aujourd'hui, c'est une petite artiste de près de dix ans qui nous aime tant que nous l'adorons ! Si j'essayais de revivre un peu ces dix dernières années ? Caractère bon, toujours. Jamais à gronder ou si peu qu'elle fondait en larmes de suite. Travailleuse. Le piano commencé vers cinq ans a toujours bien marché : oreille parfaite, goût artistique, une nature en un mot...* ».

Je ne me souviens pas de mes premiers essais pianistiques. Je sais en tous cas que j'ai été nourrie de musique, bercée continuellement dans une ambiance d'art. Les séances de musique de chambre étaient fréquentes à la maison : trios et quatuors pour piano, violon, violoncelle, alto (mon père tenait cette partie) ou bien harpe et flûte. Je ne sais plus si j'étais, à l'insu de mes parents, à quatre pattes sous le piano à queue, mais il est certain que dans un tel milieu on s'imprègne forcément de musique ! Rien d'étonnant donc, si vers cinq ans et demi j'ai pu jouer au théâtre le Rondo All'Ongarese d'un trio de Haydn, avec mes frères, André au violon et Léon au violoncelle.

Retrouvant des articles de journaux, je lis que j'ai joué à 10 ans dans un concert, le difficile Rondo Brillant en mi-bémol de Weber. « *Une toute jeune artiste déjà connue et admirée à Nevers, Mademoiselle Marie Combrisson, a exécuté avec un brio surprenant le Rondo Brillant de Weber et a fait preuve de qualités artistiques remarquables dans une Sonate pour clavecin de Scarlatti où ses doigts on fait merveille* ».

Auparavant, à neuf ans, je jouais le Rondo Capricioso de Mendelssohn, qui est une œuvre particulièrement difficile.

Quelques mois plus tard, toujours en 1909, au cours de l'audition des élèves de ma mère... « *Nous ne pouvons résister au plaisir de noter ici que la toute jeune fillette de Madame Combrisson a été surprenante dans l'Impromptu en LA bémol de Schubert, et que la perfection du style et l'autorité dont elle a fait preuve lui ont valu de chaleureux rappels* ».

En toutes ces occasions ma timidité était à rude épreuve, mais j'avais quelques compensations, et les succès obtenus flattaient ma vanité (sur la scène, on m'apportait des fleurs, on m'offrait des cadeaux, des bagues et autres bijoux), cependant que Maman, en mère intelligente, remettait toute chose en place par cette phrase : « Ce n'était pas mal, mais tu aurais pu jouer encore mieux ». Comme elle avait raison !

Prenant des leçons particulières pour remplacer l'école, je pouvais travailler mon piano plusieurs heures par jour, soit avec mon père, soit avec de grands élèves de Maman. Ce n'est que plus tard, vers dix-douze ans que j'ai pu travailler seule cinq ou six heures. Il faut en convenir : une telle vocation exige des sacrifices réels. Si j'ai été une petite fille heureuse, tendrement aimée, par contre ma jeunesse fut très austère... Toujours seule en face de mon clavier ou de mes devoirs ! Sans camarades pour courir, bavarder, sans récréations ! Un travail acharné est le lot d'une enfant vouée à un grand avenir... Les élèves ne se doutent pas du prix dont il a fallu payer le talent qui permet de les enrichir.

A sept ans, je pris ma première leçon importante chez un grand maître : Marguerite Long, l'artiste mondialement connue : je jouais la fugue en UT mineur du clavecin bien tempéré de Jean Sébastien Bach.

Je n'ai pas su ce qui avait été dit de cette leçon... Il est probable que Marguerite Long encouragea mes parents à intensifier l'effort de travail de leur petite fille.

A neuf ans, j'affrontais le concours important, particulièrement difficile des « Petits Prodiges » réservé aux enfants ayant moins de 10 ans et organisé par Musica. Au théâtre Fémina (un très grand théâtre parisien qui n'existe plus) une foule impressionnante se pressait, parents et amis des enfants, mais aussi mélomanes et artistes de tous bords. Au balcon, un jury éminent présidé par Edouard Colonne : il y avait là Jacques Thibaud, Marguerite Long, Wanda Landowska, Raoul Pugno, Xavier Leroux et d'autres célébrités de cette époque. Sur cette immense scène, introduite par un huissier qui annonçait : « Vous allez entendre Marie Combrisson », il fallait s'asseoir mourante de trac et de peur, devant un monumental piano de concert pour exécuter les œuvres imposées : les merveilleuses Variations sur le Joyeux Forgeron de Haendel et le final en Ré de Mozart, œuvres fort ardues pour des enfants de cet âge, aussi bien sur leur aspect technique que pour l'interprétation qu'elles nécessitaient. Lorsque les quarante un concurrents eurent tous joué, ce fut le « suspense », car le jury devait en éliminer trente et un ; ne gardant que dix pour l'épreuve de déchiffrement d'une page manuscrite inédite, donc très difficile à lire et, bien entendu, très difficile à exécuter. Surprise heureuse, j'en étais ! Heureuse ? Mais aussi émotion supplémentaire, et de nouveau ce trac annihilant ? Mais je m'en suis bien tirée.

Je n'ai pas retenu les noms de ces dix enfants (dont quatre ou cinq seulement furent remarqués) ; sinon ceux des deux premiers qui ont atteint plus tard la célébrité : Yvonne Lefébure et Robert Casadesu. Quant à moi, j'étais surtout soulagée d'en avoir fini avec ce concours, et tellement heureuse de recevoir de mes parents, qui voulaient me récompenser de ce succès, une belle poupée. Elle avait une robe en satin rouge.

Ce succès, il ne fallait pas qu'il arrête mes progrès et ralentisse mon travail, ce qui aurait été dommage. Car j'avais de telles facilités que, par exemple, à neuf ans j'apprenais la très ardue Berceuse de Chopin en trois jours (j'ai noté avec mon écriture enfantine : *commencée le neuf février, et finie le douze...*).

J'avais déjà un grand répertoire : Bach, Mozart, Haydn, Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Copin, Liszt, sans compter des œuvres modernes : Debussy, Ravel ; et bien avant d'avoir fait des études d'harmonie, je pouvais inventer au piano les accompagnements de solfège, de chants.

Toute ma vie, d'ailleurs, j'ai composé quantité de chants, cantiques, morceaux à l'usage des élèves, tout ceci sans grande valeur et seulement dans un but utilitaire. Mais, en tous cas, spontanément et sans aucun effort. De même qu'au Grand Orgue de Saint-Etienne, lorsque j'y fus titulaire pendant trente ans, il me fallait continuellement improviser des interludes et accompagner au pied levé n'importe qui et n'importe quoi...

Maman possédait une quantité de partitions d'opéras et opéras comiques arrangés pour le piano. Je déchiffrais avec bonheur ces partitions. Je connaissais donc les opéras de Massenet, Gounod, Saint-Saens, Messager, Lalo, Wagner et autres. Je chantais ou j'accompagnais des chanteurs, ce qui était un plaisir extrême et un enrichissement réel qui me permit, plus tard, de mieux apprécier les soirées à l'Opéra et les concerts. J'avais aussi à ma disposition des Lieder de Schubert et Schumann et des Mélodies de Reynaldo Hahn, Gabriel Fauré, Henri Duparo et d'autres.

Il y avait également dans la bibliothèque de ma mère une quantité d'œuvres pour quatre mains : symphonies de Haydn, Mozart, Beethoven ; œuvres de Schumann, etc... Je connaissais tout cela presque par cœur et lorsque j'allais au concert, j'en profitais doublement.

Parallèlement à ma culture musicale, je m'intéressais vivement aux œuvres littéraires, à la poésie.

Mes parents étaient très cultivés (Maman pouvait réciter des tirades de Racine, des poèmes, des fables...) et possédaient une bibliothèque importante. Outre le théâtre classique (Corneille, Racine, Molière), je lisais évidemment des œuvres romantiques (Victor Hugo entr'autres) et aussi les pièces qui étaient modernes à cette époque d'Edmond Rostand : Cyrano de Bergerac, L'Aiglon, Chanteclerc, les Musardises, et, lorsque j'ai pu des voir au théâtre de la Porte St. Martin (le Grand Coquelin avait disparu depuis peu) ou au théâtre Sarah Bernhard (l'Aiglon interprété par Sarah Bernhard) j'étais imprégnée de ces vers.

Après le concours des petits prodiges en 1908, il ne restait plus qu'à continuer de travailler, de beaucoup travailler et de me produire au cours d'auditions et de concerts, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

L'avenir s'ouvrait alors plein de promesses pour cette petite fille si douée, mais aussi tellement sensible qu'on aurait pu dire d'elle comme du petit Mozart (sans comparaison, certes !) qu'elle était toujours aussi près du rire que des larmes !! Mais l'homme propose et Dieu dispose ! Mon père, gravement malade, meurt en 1910, laissant ma mère se débattre avec des soucis financiers, trois enfants à élever\* et des yeux déficients qui la menaçaient de cécité. Dès lors, tout devenait très compliqué pour me faire poursuivre des études musicales coûteuses. Avec un courage indomptable, Maman se refusa à baisser les bras. Il fallait à tous prix continuer l'œuvre commencée. Par ses relations avec le grand professeur du Conservatoire, Paul Rougnon et la compositeur Madame Filliaux Tiger, elle trouva ce qu'elle cherchait : le professeur éminent auquel elle voulait coûte que coûte confier sa petite fille.

Auparavant, j'avais déjà travaillé avec des Maîtres renommés tels Georges Hesse, Paul Braud, joué dans leurs auditions à Paris, notamment salle Erard, mais, si Marthe Girod acceptait de me prendre, ce serait merveilleux ! Elle accepta ! Et ce fut merveilleux.

Marthe Girod avait été l'élève à Vienne du célèbre pianiste russe, mondialement connu, Letchetitsky. Elle apportait, en France, une technique nouvelle remarquable, un enseignement prestigieux, des conseils précieux qui m'ont servis toute ma vie.

Chaque mois, Maman me conduisait à Paris pour cette leçon. Ce voyage mensuel représentait un enrichissement certain, mais aussi un sacrifice énorme : Alors que le billet de chemin de fer Nevers-Paris coûtait 12,50 F et le repas du restaurant 1,15 F, les honoraires de l'heure de leçon étaient de trente francs, soit environ trente fois le prix d'un repas actuel au restaurant ! Ajouter à cela une chambre à l'hôtel et des billets de concerts et théâtre, cela étant indispensable à la culture d'une jeune pianiste...

Lors de ces voyages à Paris, tant au Concert Colonne et Lamoureux qu'à l'Opéra et l'Opéran Comique, je me suis enrichie d'une manière extraordinaire en me familiarisant avec les œuvres des grands maîtres.

\* Marie a alors 11 ans.

Je cite au hasard les symphonies de Beethoven, la Damnation de Faust (Berlioz), Tristan et Iseult, l'Or du Rhin (Wagner), tant et tant d'œuvres qui ont marqué, formé une fillette très réceptive, très sensible, à un âge où tout s'imprègne fortement.

Au théâtre français, j'eus l'occasion de connaître les grandes œuvres du répertoire.

Quelques détails :

A Paris, nous descendions à l'hôtel Etna, rue St. Anne, et nous déjeunions « Au Rocher » (1,15 F ou 1,25 F avec glace) ou au « Bouillon Duval » (1,50 F).

Nous prenions un café au Café Biard, puis nous filions au Châtelet où avait lieu le Concert Colonne, pour faire la queue afin d'avoir des places à 1 F pour le « poulailler ». Là, nous nous retrouvions souvent avec des étudiants peu argentés, qui arrivaient avec leur musique sous le bras pour suivre le concert. Comment décrire l'ambiance extraordinaires qui régnait dans ce milieu, cet enthousiasme délirant, ces applaudissements frénétiques, ces « bravos », ces rappels interminables... Emile Sauer, élève de Liszt, fut rappelé quinze fois ! On sortait de là comme on reviendrait sur terre après une extase ! Et le froid et la grisaille de la rue, à la nuit tombée paraissaient encore plus pesants.

J'ai retrouvé cet enthousiasme beaucoup plus tard, à l'époque des Ballets russes et, après la guerre, vers 1921, lorsque les Ballets Suédois se produisirent au Théâtre des Champs-Élysées ; l'orchestre était dirigé par Inghelbrecht (mon frère Léon en faisait partie).

Jamais je n'oublierai Petrouchka (Stravinsky), Ibéria (Albeniz), Boris Godounov (Moussorgsky) avec Chaliapine, Tristan et Yseult... et, l'Or du Rhin (Wagner) sous la direction de Wintgartner...

Le côté amusant de ce voyage mensuel : à Paris, mon plaisir était d'aller dans les grands magasins pour monter et descendre avec le trottoir roulant et l'ascenseur et aussi d'admirer les vitrines animées au moment des fêtes ! sans oublier les chanteurs des rues, les joueurs d'orgue de Barbarie, les marchands d'oublies, les fourneaux des marchands de châtaignes.

Un autre plaisir : circuler en omnibus, en montant à l'Impériale par un petit escalier périlleux... il y a tant et tant à voir à Paris, pour une petite fille. Ne serait-ce que les petits bateaux des enfants aux jardins des Tuileries ! Et bien entendu, le jardin des Plantes, la tour Eiffel et le musée Grévin ! Et les camelots, les bibelots tentants proposés par les petits marchands sur les grands boulevards...

Pour une petite provinciale, tout était étonnant et, bon public, elle aurait tout acheté !

Au lendemain de ce voyage, pendant ma leçon de Français, je prenais un malin plaisir à raconter à mon professeur ce que j'avais vu et entendu, prolongeant au maximum la relation de tel concert, telle soirée à l'Opéra... La brave demoiselle Roger essayait bien de m'interrompre mais comme au fond cela l'intéressait plus que la dictée ou le problème qu'elle se proposait de me faire faire, elle m'écoutait...et...le temps passait, pour elle plus agréablement et pour moi encore plus !

Je n'avais qu'un faible intérêt pour les problèmes ! Ceci dit, tout en ne prenant que deux leçons par semaine et en ne travaillant les matières scolaires que deux ou trois heures par jour, j'ai pu passer le Brevet avec six mois de dispense.

Un peu plus tard, j'ai pris des leçons de dessin et de peinture (aquarelle et peinture à l'huile) avec une artiste de renom : madame Martin des Amoignes. Avec plus de temps, j'aurais pu exploiter les dons que j'avais en ce domaine.

Jeune fille, j'ai bénéficié à Paris de leçons de chant, ce qui m'a permis d'interpréter agréablement les mélodies de Schubert, Schumann, Reynaldo Hahn, Henri Duparc, Chausson, Fauré, Debussy...

Soyons sérieux et revenons à mes études pianistiques. Je fis des progrès considérables sous la direction de Marthe Girod, laquelle jugea que j'avais atteint un niveau permettant d'envisager l'entrée au Conservatoire. J'avais treize ans.

Les trois œuvres qu'il fallait présenter au concours d'entrée et qu'elle avait choisies pour moi étaient :

- Bach : Prélude et fugue en mi bémol mineur,
- Beethoven : les 3 mouvements de la Sonate l'Aurore
- Chopin : 2<sup>ème</sup> Sckerzo.

Pour préparer le concours, il fallait fournir un énorme travail et habiter Paris, afin de travailler plus fréquemment avec le professeur.

Après bien des hésitations, bien des recherches, on retint une chambre dans un foyer d'étudiants rue de Clichy. On fit transporter un piano et l'exil commença ! Quelle souffrance pour Maman que cette séparation d'avec sa petite fille tant aimée ! Quel oubli d'elle-même... Cette situation ne devait pas durer longtemps : diverses considérations d'ordre moral intervinrent alors, qui amenèrent Maman à renoncer à ce projet : « Même si tu ne passes pas par le conservatoire (me dit-elle) tu auras ton talent ; tu me succèderas et en somme, tu auras une situation plus stable, plus agréable, que de courir de ville en ville pour donner des concerts ».

Elle rejoignait en cela, sans s'en douter, l'opinion du grand Robert Schumann : « Je ne songe pas à des tournées de concerts. C'est une existence amère et ingrate ». Et ailleurs : « Tout en appréciant la valeur d'un bon entraînement, je considère l'instrument comme un simple moyen d'expression de la pensée musicale, laquelle peut (au besoin) se passer d'une exécution sans défaut ».

A-t-elle eu raison en me ramenant à Nevers ? Je le crois. D'autant plus qu'un an plus tard, la guerre de 14 étant déclarée, j'aurais dû de toutes façons quitter Paris. A la fin de ma vie, je ne regrette pas cette décision, je ne regrette rien : l'enseignement était vraiment ma vocation et je m'y suis consacrée avec un intérêt qui n'a jamais faibli.

Je crois que j'avais treize ou quatorze ans lorsque j'eus ma première élève : c'était une modiste qui pouvait avoir trente ou quarante ans ! Mon premier argent fut pour lui commander un chapeau pour Maman !

La guerre ! Deux Août 1914. Finis les voyages à Paris, finis les projets, les espoirs... Une vie austère et difficile commençait qui durerait quatre ans. Quatre ans d'inquiétude pour mes frères combattants à Verdun, quatre ans de souffrances et de difficultés en tous genres, et, de plus pour ma mère, de nouveau cette menace de cécité. Un véritable drame dans une situation où la vue est indispensable. Deux opérations graves dans les yeux... Obligée, pour un temps de s'enfermer dans une chambre noire, elle vivait dans la crainte d'avoir à abandonner l'enseignement, ce qui aurait été la ruine !

A seize ans, j'ai dû l'aider en surveillant les élèves, tandis que de mémoire et les yeux clos, elle donnait les conseils nécessaires. Mon travail personnel en fut, sinon sacrifié, du moins très ralenti. Par contre, je me suis initiée à l'enseignement, à son enseignement et, toute ma vie ne suffira pas à la remercier de ce qu'elle m'a appris, de ce qu'elle m'a donné, de l'incroyable enrichissement qu'elle m'a apporté dans tous les domaines...

Pendant la guerre, je pris à cœur d'entraîner amis ou élèves à se rendre utiles. J'avais toujours quelque projet en tête ! Par exemple, j'achetais du tissu dans lequel je coupais les langes et brassières et je demandais aux uns et aux autres de m'aider à confectionner des layettes en faveur de jeunes femmes peu aisées...

D'autres fois, je cherchais des bonnes volontés pour tricoter des passe-montagnes pour les « poilus ». Maman et moi avions toujours quantité d'idées originales en fait de bricolage... Ce serait trop long de les décrire ici...

Nous fabriquions des bibelots amusants, soit pour faire plaisir aux amis, soit pour les leur vendre au profit de tel ou tel mouvement... Avec cette « caisse noire », j'achetais des livres intéressants, susceptibles d'enrichir les jeunes. J'avais pu constituer ainsi une assez importante bibliothèque roulante... Il me reste encore quantité de ces livres qui ont fait le bonheur de jeunes, d'élèves et plus tard des fauvettes...

Pour en revenir à l'enseignement, lorsqu'il fut question que je dirige des élèves, c'est avec un grand détachement (mais peut-on s'étonner d'un semblable sentiment chez une âme d'élite ?) que ma mère me confia, non les débutants, mais les élèves les plus avancés. J'étais sévère et exigeante ! Je désirais leur inculquer ce que j'avais moi-même reçu.

Je ne me souviens plus des noms des élèves de cette époque. Il y en eut tant ! Je n'en citerai qu'une parmi les toutes premières : Yvonne Giroux, qui fut une des plus douées que je rencontrai dans ma carrière.

Je sais d'elle quantité de choses merveilleuses, car elle avait une sensibilité exquise et un tempérament musical exceptionnel... Très jeune, elle se montrait bouleversée au tréfonds de son être par une symphonie de Beethoven, sortant en larmes du concert Colonne après « l'Héroïque »... à quatorze ans, Yvonne a pu donner un brillant récital au salon Vauban. Au programme : œuvres importantes de Bach, Chopin, Beethoven, Liszt, Debussy, interprétées avec talent.

Plus tard, pendant la guerre, en 1941, pour occuper ses loisirs forcés en l'absence de son mari prisonnier en Allemagne, elle demanda au célèbre pianiste Alfred Cortot de lui donner quelques leçons. Celui-ci accepta d'autant plus volontiers qu'après l'avoir entendue, il apprécia son talent et s'étonna qu'elle l'ait acquis auprès d'un obscur professeur de province inconnu de lui !! Cette appréciation fut une joie pour moi, on s'en doute !

Que dire de ces trente ou quarante dernières années ? Dès l'âge de dix-huit ans, j'avais donc mes propres élèves. A nous deux, ma mère et moi, nous avons une école de piano importante et réputée : les programmes de quantités d'auditions en portent témoignage. Ayant énormément d'élèves, plus de cent, nous avons dû former des répétitrices dont certaines ont disparu et d'autres sont encore là. Pendant cinquante ou soixante ans d'enseignement, j'ai eu de nombreux et excellents élèves. J'ai rencontré assez souvent des enfants particulièrement doués dont certains ont pu utiliser leur savoir dans l'enseignement public, tels Michelle Gaujour (Madame Besson), Professeur d'enseignement musical à l'Ecole Normale de Moulins et Colin Gillet, Professeur d'enseignement musical au Lycée de Cachan. En 1977, ce fut une joie pour moi de retrouver ces deux anciens élèves venus tout exprès à Nevers pour donner un merveilleux concert dans mon salon, « en hommage à leur premier professeur », ou dans l'enseignement privé. Beaucoup d'autres qui, par la force des choses, ont dû mettre le piano en veilleuse, conservant le souvenir de ces belles années de leur jeunesse et me gardent une fidélité et un attachement qui me touchent infiniment... Et c'est toujours avec une grande joie que j'accueille les enfants de mes anciens élèves et que je partage avec eux mon amour de la musique. Secondée par plusieurs collaboratrices, j'ai suivi la route ouverte par ma chère maman en 1892. Elle qui fut une grande artiste a formé des générations d'excellents élèves dans ce cours de piano qui est encore là ! Je ne pouvais que continuer dans la même voie... !

Entre les deux guerres, il y eut de brillantes auditions : Salle Vauban, au Majestic, au Palace, au Cercle Militaire, à l'Hôtel de Ville, qui permirent à de remarquables élèves de se produire. Pour apporter à ces soirées une note amusante, j'ai souvent présenté des chants mimés, costumés, ou des danses : Menuet, Quadrille des lanciers... C'était vraiment charmant.

Parallèlement à mes cours de piano, je préparais le concours d'état du professorat dans les lycées. Mais je n'ai pas eu à me servir de ce diplôme : plus exactement, excédée par le souvenir des tracasseries politiques, anti-cléricales dont notre père avait été l'objet, j'ai choisi la liberté et préféré garder mon indépendance.

D'autant plus qu'à cette époque, j'avais succédé à Maman au grand orgue de Saint-Etienne. Je me passionnai pour cet instrument, à tel point que j'achetai un petit orgue (2 claviers, pédalier) qui me permettait de préparer les concerts spirituels que j'ai souvent donnés à Saint-Etienne.

Je projetais également d'améliorer les cérémonies par de beaux chants. C'est alors qu'en 1926, je fondai le chœur religieux de Saint-Etienne qui fut florissant et réputé pendant de nombreuses années. Il est arrivé que nous soyons cinquante ou soixante à la Tribune lors de grandes fêtes.

La revue Ste-Cécile a pu écrire :

*« En mai 1926, au retour du congrès de la Gilde Ste-Cécile, enthousiasmée par ce qu'elle avait entendu, Mademoiselle Combrisson, organiste de St. Etienne, résolut d'entreprendre quelque chose pour le chant religieux de sa paroisse. Avant cette date, il n'y avait à Saint-Etienne aucune chorale constituée. Elle n'avait alors à sa disposition qu'un simple quatuor vocal. En dépit des conseils peu encourageants qu'elle recevait de tous cotés et des refus qu'elle essayait, elle réussit à le tripler et, pour la Toussaint de cette même année, le « Chœur Religieux » composé de douze voix exécutait la Messe de Ste. Jeanne d'Arc de Nibelle et le Psaume CL de César Franck.*

*Quoiqu'un peu maigre, ce chœur avait produit un excellent effet, ces deux œuvres ayant été étudiées sérieusement et exécutées soigneusement.*

*Dès lors, le « Chœur Religieux » était fondé et allait prendre rapidement son essor. En deux ans d'existence, il a déjà fait entendre une Messe de Noyon, une de Cosset, « Chante Israël » de Bellenot, « Ave verum » de Nibelle, « c'est l'agneau de Dieu » de Praetorius, « O Christ Roi des Rois » de Haendel, des chorals de Bach, etc... Récemment, à l'occasion d'une conférence donnée par le R.P. Lhande, figuraient au programme : « Jérusalem acclame » de Noyon, « Anima Christi » de Chérion, « Tantum » de Alain et « Peuples, louez le Christ » de Bach. L'exécution fut remarquable. »*

Ayant été m'initier au chant Grégorien à l'Abbaye de Solesnes et d'En Calcat, je fondai une Schola Grégorienne, puis, vers 1928, le groupe de fillettes : Les Fauvettes, que je destinai à assurer la relève du Chœur Religieux.

Pendant une quinzaine d'années, les « Fauvettes » me prirent beaucoup de temps car pour que les enfants acceptent les nombreuses et austères répétitions de chant, il fallait leur offrir une compensation. Dans le cadre du scoutisme : réunions, jeux, colonies de vacances, camps, kermesses, séances théâtrales ! Ce fut une époque heureuse qui dura jusqu'à l'exode de 40. Hélas, il fallut dissoudre ce mouvement pendant la guerre ! Mais, dans le cadre des Fauvettes, beaucoup de jeunes, tout en s'initiant au chant (chant grégorien, chant polyphonique, chant profane), ont noué des amitiés durables qui ont résisté à l'usure du temps.

En 1944, ce fut le terrible bombardement de Nevers.

En 1948, Maman très affaiblie s'éteignit après quelques semaines d'une cruelle maladie, dans une totale sérénité et une paix profonde.

Entre temps, pendant les années de guerre, la légion de Marie m'ayant sollicitée pour participer à sa Fondation en France, je profitais des vacances et de mes temps libres pour propager ce mouvement Marial dans plusieurs départements.

Une parenthèse que je ne puis omettre : C'est en 1921 que celle qui devait jouer un grand rôle dans ma vie arrivait à Nevers : Jehanne Loos, l'amie incomparable qui, en quarante-cinq ans de vie commune, ne m'a apporté que joie, soutien, dévouement de tous les instants... Bien que non exécutante, ou très peu, son goût très sûr en musique et en tout m'a souvent rendu de grands services. Ses avis, ses conseils, en beaucoup de circonstances m'ont été précieux. Je n'insiste pas : tous ceux qui l'ont connue savent que son départ en 1968, après une cruelle maladie, laissa un vide profond que rien n'a pu combler. Il faudrait infiniment plus que ces quelques lignes pour dire, en mots maladroits, les trésors d'intelligence et de bonté d'un être aussi exceptionnel.

Les années ont passé. Si j'ai dû, l'âge venant, abandonner mon poste à l'orgue de Saint-Etienne, puis le Chœur Religieux, les Fauvettes et les grandes auditions publiques, je continue pourtant à réunir des groupes d'élèves et leurs parents dans mon salon, à les préparer en vue de Concours, notamment le Concours « Madeleine de Valmalète » cette prestigieuse artiste qui tient à venir chaque année entendre une soixantaine de concurrents.

Et voilà ! Finalement les souvenirs d'une vie – très résumée il est vrai - tiennent en peu de pages ! Ils intéresseront surtout ceux qui gardent un souvenir profond de leur passage rue Mirangron.

Il me plaît, en terminant, de citer cette parabole de l'Évangile :

*« Selon que la semence tombe sur le roc, dans les broussailles ou la bonne terre, elle ne porte pas le même fruit »...*

J'aurais aimé être un bon semeur....

J'aurais aimé ne semer que dans la bonne terre...

Qui sait ? J'ai semé, semé, semé, longtemps et comme j'ai pu !

Dieu a fait le reste !